

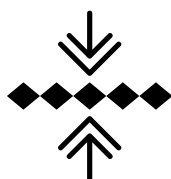
Oscar Hokeah

**REJOINDRE
LA DANSE**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nino S. Dufour

Rue de l'échiquier fiction

Pour mes bébés. Papa vous aime.



« Certes, ils ont adopté les noms
et les gestes de leurs ennemis,
mais ils ont su préserver leurs âmes secrètes ;
et, en cela, ils font preuve d'un esprit de résistance,
de maîtrise et de patience. »

N. Scott Momaday
Une maison faite d'aube,
traduction Joëlle Rostkowski
(Albin Michel, 2020)

Lena Stopp

(1976)

Quand Turtle était petite, je lui disais toujours, «Si un homme se comporte comme un enfant, renvoie-le à son ae-je, qui saura le corriger». Elle m'écoutait rarement – le plus souvent elle se détournait, l'air revêche – mais lorsque ça a mal tourné avec Everardo, elle a fini par entendre raison. Turtle n'était pas bavarde, mais ses émotions aboyaient comme un chien coonhound – ne laissant aucune place au doute. Parfois, je lui disais, «Tu as plutôt l'air kiowa, mais c'est pas une raison pour oublier que tu es cherokee», et elle fronçait les sourcils. Alors je rejetais la tête en arrière pour rire un bon coup. Tla, j'aimais surtout la taquiner au sujet d'Everardo. La dernière fois qu'il découcha, je lui dis, «Voilà ce que c'est d'avoir épousé un sqaw-nee».

Elle avait sillonné Lawton en voiture telle une ski-lee sur son balai et retrouvé Everardo chez un cousin, à moitié soûl et complètement oosa-tle. Elle le traîna sur le siège arrière où il tourna de l'œil près d'Ever, qui avait tout juste six mois à l'époque, et quitta l'Oklahoma, direction le sud. Elle traversa le Texas jusqu'au Mexique. Everardo n'avait pas vu ses parents depuis dix ans. Turtle venait de recevoir sa quote-part de la tribu kiowa, 1 500 dollars, somme avec laquelle elle comptait faire d'une pierre deux coups : retaper Everardo et se trouver une maison.

Aldama, dans le Chihuahua, n'était que désert et grandes chaînes de montagne, contrairement à Lawton, plus plat

que l'arrière de mon crâne. Il y avait bien le mont Scott juste au nord de Lawton, mais il ressemblait plutôt à un amas terreux qu'une marmotte aurait amoncelé en creusant les Grandes Plaines du sud. D'après Turtle, ce n'était même pas une vraie montagne comparée à celles du Chihuahua.

Comme ils arrivaient dans sa ville natale, les paupières d'Everardo s'ouvrirent enfin au bruit familier de la terre battue tambourinant sous la voiture. Il dessoûla à l'instant. Turtle dit que son visage avait rajeuni de vingt ans au moment où ils s'étaient garés devant la maison de ses parents. Sa mère, Lucia, ignorait que son skee-ni de fils était sur le point d'arriver. Je ne devrais pas dire ça. Il n'était pas skee-ni. Juste ouk-seni, un bon à rien égoïste. Mais quand Lucia ouvrit la porte et tomba nez à nez avec une version adulte de son petit bébé, elle le serra contre elle si longtemps qu'au moment où elle le relâcha, il avait de nouveau cinq ans.

Lucia ne perdit pas une minute. Elle se mit à emmailloter des tamales au porc et à emmailloter Everardo de questions, notamment au sujet de son frère Augustine qui, lui annonça-t-il, allait bientôt se marier avec sa nouvelle copine. Lucia sortit du massepain maison et entreprit d'en remplir la bouche d'Everardo, comme si elle donnait la becquée à un petit skaw-stee, un bambin boudeur. Elle lui parla de ses cousines qui vivaient à Riverside, Californie, et qui travaillaient comme femmes de chambre dans des motels tandis que leurs enfants apprenaient l'anglais à l'école.

Mon petit-fils, Ever, s'enticha de Lucia parce qu'elle le traita comme elle avait traité son papa. À coup de massepain dans la bouche. D'après Turtle, Ever fronça ses petits sourcils, fit claquer sa langue, puis un grand sourire envahit son visage dodu. Évidemment, il s'empressa de grimper sur ses genoux comme si c'était le Père Noël. Le plus drôle de ces retrouvailles, c'était de regarder Everardo manger, ou, plutôt, de regarder Lucia regarder Everardo manger. Elle n'avait pas vu son fils depuis dix ans, alors elle tirait

les tamales de la cocotte et les lui servait aussitôt, encore fumants. Everardo les coupait en tout petits morceaux avec sa fourchette et, un à un, plaçait lentement les morceaux sur sa langue. Assis là, comme son propre bébé, il était tout sourire et mastiquait ses minuscules bouchées. Lucia, à la table de la cuisine, tenait Ever sur ses genoux et ne quittait pas Everardo des yeux.

Turtle était tombée amoureuse d'Everardo parce qu'il ne s'arrêtait de rire que pour sourire. Lucia raconta à Turtle les tours qu'il jouait enfant, comment il persuadait ses jeunes cousins de manger des piments habaneros et riait ensuite de voir leur visage tourner au rouge. Un jour, il avait attaché une guirlande de pétards à la queue d'un chat. Everardo et ses amis rigolèrent jusqu'à ce que le chat fonce droit dans une maison voisine. Les pétards finirent bien par glisser de la queue du chat, mais pour atterrir dans le salon. Everardo et ses amis durent travailler pour racheter les meubles. «C'est celui de mes fils qui m'a fait devenir chèvre», dit Lucia. Elle et Everardo ne riaient pas au même diapason, mais ils riaient au même rythme.

Quand son père, Javier, rentra quelques heures plus tard, il faillit s'étouffer. Il crut voir le fantôme de son ancêtre Everardo Francisco Carrillo, dont on racontait qu'il avait été le gouverneur espagnol de leur ville natale, Aldama. Puis il manqua s'évanouir en comprenant qu'un métamorphe avait pris l'aspect de son fils. Il serra Everardo contre lui puis le saisit par les épaules et l'écarta pour le regarder. Le serra de nouveau et l'écarta de nouveau. Il n'en croyait pas ses yeux.

Javier voulut montrer à Everardo comment sa maison d'enfance avait été arrangée. Les murs et le sol cimentés de neuf, et les murs extérieurs peints en rose, à la demande de sa mère. Il sortit même une échelle et fit grimper Everardo sur le toit pour qu'il admire la façon dont il avait personnellement découpé la gouttière et posé les tôles.

Les parents d'Everardo avaient une grande maison – quatre chambres, un salon et une cuisine. Ses parents et sa famille avaient tout fait à la main. Même les derniers travaux. Un effort collectif. Turtle me raconta combien elle admirait la façon dont la famille d'Everardo travaillait de concert à construire ce dont ils avaient besoin. Elle écouta attentivement son père expliquer qu'il avait posé du grillage à poules entre les couches de ciment. On le sentait revivre pas à pas la construction de la maison. Aussi sec, Turtle se prit à rêver. Everardo lui avait promis une maison. Un jour, lui répétait-il sans cesse. Mais « un jour » ressassé tous les jours prenait des airs de « jamais ».

Puis la tante d'Everardo passa emprunter du sucre et du café à sa mère et la nouvelle se répandit comme les vents de la montagne fendant la vallée. Chaque soir, un cousin, un oncle ou un vieil ami s'arrêtait pour saluer Everardo et rencontrer sa femme et son enfant. Ils le bombardaient de questions, « Qu'est-ce qu'il y a comme travail en Oklahoma ? » et « Comment vont les cousins ? » et « Est-ce que tu as une maison à toi ? ». Everardo répondait à chaque question avec exactitude, sauf à la dernière. Quand on l'interrogeait sur son logement, il disait qu'il avait une maison au cœur de Lawton. À en croire les bobards qui sortaient de sa bouche, il passait l'été à tondre la pelouse. « Toute cette herbe, c'est pas croyable », leur disait-il. Everardo leur parlait d'un potager dans le jardin et d'un parterre de fleurs devant la maison. « Ça pousse facile en Oklahoma, la terre est bonne. »

Même si Turtle ne connaissait que quelques expressions et une dizaine de mots en espagnol, elle comprenait très bien les conneries qu'Everardo racontait à sa famille.

Elle couvrit ce mensonge tout au long de leur séjour et s'exaspérait d'autant plus à l'idée de ne pas avoir de maison à elle. Son vœu le plus cher était que ce mensonge devienne vérité. Au bout d'une semaine, elle était prête à rentrer en Oklahoma. Le dernier jour, l'ae-jee d'Everardo

réclamait à n'en plus finir « un tout dernier câlin ». Ils quittaient le Mexique, ils essayaient du moins. Mais Everardo ne pouvait rien refuser à sa mère. Elle ne l'avait pas vu depuis dix ans. Lucia serra Everardo dans ses bras, puis Turtle, puis Ever. Pour en redemander aussitôt. Et les embrasser de nouveau dans le même ordre.

Le jour de leur départ, Javier eut subitement besoin d'un coup de main pour des travaux de dernière minute dans le jardin. Il fallait creuser un trou pour le barbecue du week-end suivant. Puis il eut besoin d'aide pour remplacer une fenêtre fêlée. Everardo devait lui passer des outils tandis qu'il descellait la vitre cassée et en glissait une neuve à la place. Quand ils furent enfin dans la voiture, tla, Lucia les arrêta encore. Elle partit en hâte vers la maison en criant, « Vous avez besoin de ça pour la route ». Et elle revint avec une boîte de haricots verts et son seul ouvre-boîte. Everardo tenta de refuser mais sa mère insista, « Non, non, prends-le ». Elle passa le bras par la fenêtre de la voiture et déposa les objets sur ses genoux. Puis elle se pencha pour lui faire un dernier baiser sur le front.

Sur le chemin du retour, une ombre profonde recouvrait Peguis Canyon, comme un sort jeté sur la chaîne montagneuse. Entre l'obscurité grandissante et le désert, Turtle n'aurait même pas su dire où était le nord. La nuit devint si sombre que le sable lui-même semblait noir. Un de ces lieux où les ski-lees enfantent les démons. Everardo avait arpenté cette route plus jeune. Il avait l'air de bien connaître cette partie du Mexique. Turtle ne pensait qu'à bercer Ever ; elle voulait qu'il dorme – le trajet serait plus facile pour tout le monde. Une fois le canyon passé, Everardo trouva une station de radio de musique traditionnelle mexicaine. Les notes rapides de la guitare se mêlant à la danse du violon alourdirent les paupières d'Ever. La tête de Turtle dodelinait sous l'effet des longues sérénades que s'adressaient les chanteurs. Il n'y eut bientôt plus de différence entre les ténèbres du désert et celles qui tombaient derrière ses

paupières. S'efforçant de rester éveillée, Turtle cligna des yeux à plusieurs reprises et les écarquilla. Tout se brouillait. La nuit, le désert, la voiture.

Soudain, des phares inondèrent la route.

Trois véhicules de police garés côte à côte barraient les deux voies.

Everardo arrêta vite la voiture. Turtle ne comprit pas bien ce qui se passait jusqu'à ce qu'elle voie trois policiers mexicains campés face à eux. Elle voulut dire à Everardo de ne pas sortir. Mais elle ne pouvait pas parler. Tétanisée, elle était aus-guy. Il s'extirpa de la voiture et rejoignit les policiers devant le véhicule. Turtle le regarda tendre sa carte d'identité à l'un des agents. C'était le plus grand des trois et il portait un insigne en métal. Les deux autres portaient le même uniforme gris, mais sans insigne. Everardo déclara au premier qu'il revenait de chez ses parents à Aldama, que sa femme et son fils étaient dans la voiture. Puis l'agent lui demanda s'il faisait passer de la contrebande aux États-Unis. Sans attendre la réponse d'Everardo, il demanda, «Avez-vous de l'argent américain?». Everardo tira de sa poche un billet de vingt dollars, «C'est pour l'essence jusqu'en Oklahoma». Le policier à l'insigne lui arracha le billet et ordonna à Everardo de les suivre au poste de police. Ils voulaient fouiller la voiture pour y chercher de la drogue.

Turtle dit qu'elle sentait son estomac se retourner, il y avait quelque chose de skee-ni dans l'air. Everardo suivit en voiture l'officier à l'insigne tandis que les deux autres véhicules fermaient la marche. Bientôt, ils arrivèrent à une vieille station-service abandonnée à la sortie de la route nationale, un magasin converti en poste de police. La ville de Presidio n'était qu'à 50 kilomètres environ, c'est tout ce qui les séparait des États-Unis.

Ils sortirent de la voiture blottis l'un contre l'autre, cramponnés comme deux virevoltants empêtrés dans une clôture barbelée. Turtle berçait son oos-di et l'embrassait sur

les joues. Heureusement, Ever dormait. Ces sales ou-yoe saisirent les sacs de vêtements sur le siège arrière et les jetèrent au sol. Puis ils tirèrent la roue de secours du coffre et la balancèrent. Turtle était surtout inquiète pour Ever. Elle imagina un instant s'enfuir à toutes jambes dans la nuit. Il fallait juste qu'elle parvienne à la frontière. Nul doute que la police américaine l'aiderait. Elle était américaine. Son père avait servi en Corée.

Ces petits trouduc skee-ni forcèrent Turtle et Everardo à ramasser leurs affaires éparpillées. Turtle monta à l'arrière et installa Ever avec soin. Elle fut soulagée qu'il ne se soit pas réveillé. Il remua quelques fois comme s'il avait faim, mais elle réussit à le calmer. Turtle l'enveloppa dans une couverture, moins pour chasser le froid que pour le couvrir d'un poids : ça l'avait toujours aidé à dormir.

Avec précaution, Turtle ressortit de la voiture et se dépêcha d'aller aider Everardo à ramasser leurs affaires et à les remettre dans les sacs. Ils rangèrent la roue de secours dans le coffre ainsi que le cric. Quand elle se pencha pour poser les objets dans la voiture, elle s'aperçut que ces sales flics la fixaient en souriant comme trois coyotes en rut. Elle fit du plus vite qu'elle put. Elle n'aimait pas qu'ils la regardent.

Alors qu'elle ramassait les papiers jetés hors de la boîte à gants, elle dut poursuivre une enveloppe qui s'était envolée jusqu'aux pieds des policiers. « Besoin d'aide ? », demanda l'agent à l'insigne. Turtle s'empara de l'enveloppe, leurs ricanements de chiens sauvages dans le dos. Une fois les papiers rangés dans la boîte à gants, Turtle était surtout aus-guy pour Ever – inquiète qu'il ait disparu – et elle retourna en hâte s'installer sur le siège arrière. Elle avait baissé sa vitre et elle entendit le policier à l'insigne dire à Everardo, « Vous savez combien d'argent on pourrait se faire avec cette voiture et toutes vos affaires ? ».

« J'essaie de ramener ma famille en Oklahoma », dit Everardo.

L'agent à l'insigne projeta Everardo au sol. « Où est l'argent ? »

« Je n'ai plus d'argent », répondit Everardo, sur le dos, les mains tendues.

Le policier regarda les bottes d'Everardo. « Je parie que je peux en tirer une petite somme », dit-il, et il tendit la main pour les attraper. Everardo tenta de retirer ses pieds mais l'agent saisit la pointe et arracha la botte. Everardo ramena son autre pied et frappa l'agent sur le côté du genou. Le policier tituba et tomba presque, mais il se rattrapa avant de toucher terre. Puis il se jeta sur Everardo et lui envoya un coup de pied dans les côtes.

Turtle faillit crier mais se retint à temps. Ever était profondément endormi. Il ne fallait surtout pas qu'il se réveille, il risquait d'attirer l'attention sur la cachette dans la voiture. Elle essuyait ses larmes dès qu'elles touchaient ses joues. Elle regarda autour d'elle mais ne vit que l'obscurité et le poste de police. Elle savait qu'elle était près du Texas, près de la frontière, mais pas assez pour savoir quelle direction prendre. Impossible de suivre la route, sans quoi les policiers la rattraperaient. Une main sur le dos d'Ever, elle s'efforçait de ne pas crier, pour ne pas le réveiller.

À terre, Everardo grimaçait, les côtes endolories.

L'affreux policier sortit son pistolet avec un putain de sourire de ski-lee et le braqua directement sur la tête d'Everardo.

« Non, je vous en supplie, pas devant ma femme et mon fils ! »

« Je vais peut-être te prendre le tout, dit le policier, et même vendre ta femme et ton fils. »

« Mon Dieu, je vous en supplie », implora Everardo.

Le policier s'arrêta, recula et rengaina son arme.

Turtle me raconta qu'à cet instant, elle crut qu'ils allaient relâcher Everardo. Quelque chose dans son appel à Dieu avait troublé le policier. Ça avait eu l'air de l'effrayer. Il recula d'un pas pour se placer à côté des deux autres,

où il resta posté assez longtemps pour donner de l'espoir à Turtle. Mais l'instant d'après, il hurlait dans le désert et ordonnait aux deux agents d'attaquer. Everardo se roula en boule pendant que les deux hommes enfonçaient la pointe de leurs bottes de cow-boys dans son dos, ses flancs, ses jambes. Everardo couvrit sa tête de ses bras mais ça ne les empêcha pas de lui piétiner les mains et les bras avec leurs talons.

« Arrêtez, s'il vous plaît ! » cria Everardo.

Le policier tira les deux hommes en arrière et il s'installa sur Everardo. Il lui cloua les bras au sol avec ses genoux et lui asséna son poing dans la figure, à gauche puis à droite, jusqu'à ce qu'il perde connaissance, mais l'agent continua. Chaque coup faisait valdinguer la tête d'Everardo.

Turtle savait que s'ils tuaient Everardo, elle et son fils y passeraient aussi. Ils ne laisseraient pas de témoins. Elle prit Ever dans ses bras. Elle sortit de la voiture et courut vers les trois hommes. Turtle tomba à genoux devant l'agent. Dans un espagnol impeccable, elle dit, « Pour Dieu et pour mon fils, arrêtez, par pitié. Épargnez-nous ».

L'agent à l'insigne était nez à nez avec Turtle. Il s'arrêta net.

Des larmes coulaient des yeux de Turtle.

Entre eux deux, il y avait Everardo, le visage en sang et la tête fendue.

Ever était maintenant bien réveillé dans les bras de Turtle et regardait la scène, emmitoufflé dans la couverture. Ses yeux croisèrent ceux de l'agent. Il se trouvait si proche de la violence, trop près de la rage. Les oos-dis ne doivent pas être au contact de ça. Ils risquent l'ensorcellement. Leur esprit altéré pour toujours. Un mauvais sort, presque incurable.

« J'ai de l'argent », supplia Turtle, et elle fouilla précipitamment dans la couverture d'Ever, s'escrima sur les attaches du pyjama et en tira une enveloppe foncée, celle-là même qui avait contenu le chèque de sa quote-part kiowa.

Elle montra au policier les 1 400 dollars en billets de vingt et de dix. «Prenez tout, implora-t-elle. Mais laissez-nous à la frontière.»

Le policier regarda Ever dans les bras de Turtle puis la liasse de billets dans ses mains. Il s'empara de l'argent et hurla aux deux agents, «Emmenez-les avant que je change d'avis». Il quitta le corps d'Everardo et se dirigea vers le poste de police en essuyant le sang sur les jointures de ses doigts avec un mouchoir.

Turtle me téléphona en pleine nuit. Elle était à l'hôpital, à Presidio, Texas. Pire encore, elle m'annonça qu'Everardo avait été presque battu à mort. Ma première question concerna Ever. Est-ce qu'il allait bien ? Comment se portait-il ? Avait-il vu ce qui était arrivé à son papa ? Aussi sec, Turtle m'aboya dessus, «Lena, garde tes superstitions pour une autre fois». Elle était surtout bouleversée que son mari soit à l'hôpital. On leur avait tout pris. Voiture, argent, vêtements. Et surtout, l'âme de mon petit-fils. Mais ça, Turtle n'avait pas le temps d'en discuter.

Je lui envoyai de l'argent et partis sur-le-champ pour Presidio. Je voulais lui dire, «Je ne t'enverrai l'argent que si tu reviens avec moi à Tahlequah», mais, à la place, je dis, «T'as pas intérêt de partir avant que j'arrive». J'aurais aussi voulu lui dire, «T'aurais jamais dû faire ça», c'est-à-dire aller au Mexique. C'était pas l'Amérique. C'était dangereux. Je ne le dis pas non plus.

Je gardai mes sermons pour plus tard. Une fois dans la voiture, Turtle ne pouvait pas me raccrocher au nez ni me tourner le dos. Mes premiers mots pour ma fille furent : «On n'expose jamais un nourrisson à la violence», et elle tenta de m'opposer que, selon elle, Ever n'avait «que» six mois et ne se rappellerait jamais l'incident. Si elle s'installait à Tahlequah, je pourrais lui enseigner avec quelle facilité l'énergie s'imprime dans les molécules d'eau d'un oos-di. Les bébés devraient rire et être couverts

d'amour. Pas voir leur père se faire rouer de coups. Turtle taxa mes plaintes de « baratin superstitieux ». Mais ça ne m'empêcha pas de lui dire qu'il faudrait faire soigner Ever par un guérisseur. Au rire de Turtle, je sus qu'elle voulait me vexer. Ensuite, elle tomba dans un silence de mort. Je vis l'inquiétude envahir son visage. Ni elle ni moi ne voulions voir notre précieux oos-di ensorcelé à jamais. À aucun prix.

Lawton était le dernier endroit où je voulais me rendre avec ma fille et mon petit-fils. J'aurais voulu rester sur la route I-44 et continuer vers le nord jusqu'à Oklahoma City. Ensuite j'aurais tourné vers l'est sur la I-40 pour reprendre la direction du nord et traverser Muskogee par la route 69. On serait parvenus en lieu sûr, à Tahlequah. Ma ville natale. Mais Turtle sauta au volant lors d'une pause carburant à Wichita Falls. « Je vais conduire pour la dernière heure de route jusqu'à Lawton. » Elle me connaissait mieux que personne. Jamais je n'aurais kidnappé ma fille et sa famille. Oui, j'étais vexée qu'elle m'en croie capable. Elle s'attendait peut-être à ce que je menace de le faire – et j'avoue que j'y avais pensé.

Alors j'en profitai pour lui rafraîchir la mémoire sur ce trou pourri qu'était Lawton. Aussi gada-haee qu'un vieux pot d'échappement et personne ne s'en soucie assez pour nettoyer. Lawton est dix fois plus petite qu'Oklahoma City, mais on y compte plus de crimes violents. Les gangs et le trafic de drogue sont hors de contrôle. Pardon de le dire, mais c'est un coin sinistré, un trou à rats, à mon avis. La ville ne s'en sort, de justesse, que grâce au camp militaire de Fort Sill. La seule raison pour Turtle de rester à Lawton, c'était son papa, Vincent, qui prenait à peine soin de lui-même. Il vivait de la location des terres et des allocs. Il dépensait plus en alcool que pour sa propre famille. Avec son mari couché à l'arrière de ma voiture comme un chien malade, comment allait-elle se débrouiller ? Ever en avait vu de toutes les couleurs, il ne fallait pas l'exposer à plus

de violence. De mon côté, je pouvais faire appel à un guérisseur pour le soigner.

Mais Turtle fixait la route sans répondre. Le visage enflammé, le rouge de ses joues presque violet. Elle avait une autre raison de rester à Lawton : sa sœur. Mais Lila ne lui serait d'aucun secours, elle avait déjà sa propre famille. « Comment pourrait-elle prendre en charge une deuxième famille ? », lui demandai-je. Là encore, Turtle fit la sourde oreille. Mes exhortations ne la dissuadèrent pas de quitter la route I-44 pour Lee Boulevard. Alors je la suppliai et promis de lui donner la somme qu'on lui avait volée, à condition qu'elle vienne avec moi à Tahlequah. Je ne rejetai pas même Everardo. « Emmène-le, lui aussi », lui dis-je.

J'aurais préféré une réponse cinglante, mais ce n'était pas le genre de Turtle. Elle nous conduisit à travers Lawton jusqu'à la maison de Vincent en me laissant boudier comme une gamine. Je le reconnais : son silence me fendait le cœur comme un couteau.

« Qu'est-ce qu'il a, Everardo ? » demandai-je. Je savais qu'il avait été roué de coups, mais il y avait autre chose, elle ne disait pas tout. On ne fut pas trop de deux pour le transporter chez Vincent. Elle finit par lâcher : « C'est les reins. Il pisser encore du sang. » Secouée, je compris pour la première fois la gravité des blessures d'Everardo. Je songai soudain que ses reins abîmés pouvaient lui causer un handicap à vie. Je saisis enfin la profonde inquiétude de Turtle pour la santé de son mari, mais aussi pour l'avenir de leur famille.

Évidemment, Vincent n'était pas à la maison. Turtle m'expliqua qu'il avait disparu dès qu'il avait reçu le chèque de sa quote-part kiowa. Je n'étais pas surprise. Je ne fus pas surprise non plus, en entrant dans son petit deux-pièces, de le trouver si misérable. Pas de décorations aux murs, une épaisse couche de poussière recouvrait tout, la cuisine était jonchée de vaisselle sale. Vincent n'était probablement pas en meilleur état, mais son absence empêchait de comparer. Nous installâmes Everardo dans le lit de Vincent

et Turtle arrangea les coussins comme il fallait. Un verre d'eau. Des anti-douleurs.

Ever monopolisait mon attention, il n'arrêtait pas de ramper de la cuisine à la salle de bain. Pour le distraire, je lui tendis l'un des hochets de cérémonie* de Vincent. Ever s'assit au milieu du salon, le hochet à la main, et agita l'instrument en métal plusieurs fois au-dessus de sa tête, comme s'il appelait les oiseaux. Je ne pus m'empêcher de rire tant il me rappelait la façon dont Vincent tenait son éventail de plumes d'aigle et son hochet lors des danses. Il les croisait à peine au-dessus de sa tête, pliant fort les genoux chaque fois qu'il retombait en rythme avec le tambour. C'était facile de tomber amoureuse de Vincent – c'était comme une drogue – et quand je me suis aperçue dans quoi je m'étais fourrée, il était trop tard.

Et voilà que j'étais assise dans son salon. Une part de moi voulait attendre assez longtemps pour le voir passer la porte. Celle qui se rappelait sa danse et ses regards en coin empreints d'une arrogance joueuse. Peut-être que je l'aimais encore. Mais pas assez pour oublier la douleur, qui avait le goût de son absence, comme le vide de cette maison. J'observai Turtle se démener dans la cuisine puis retourner dans la chambre, farfouiller dans un placard puis retourner dans la chambre, filer dans la salle de bain puis retourner dans la chambre. Mes yeux se posèrent ensuite sur Ever, qui agitait le hochet de son grand-père. Je compris soudain que Turtle était encore captive de la danse d'Everardo. Comme moi, autrefois, de celle de Vincent. Elle ne quitterait pas plus Everardo qu'un alcoolique pouvait quitter l'alcool. Alors je soulevai Ever, lui plantai un gros baiser sur la joue et lui dis, «Fais en sorte que ta maman t'amène à moi. Je te trouverai un guérisseur». Je ris devant ses grands yeux brillants.

*La version en anglais des termes suivis d'un astérisque est à retrouver dans la note du traducteur, en fin d'ouvrage.